

Outre ses nouvelles et ses poésies, Jean-Charles Beaujean est aussi l'auteur de plusieurs autres romans dont « Les Fleurs de Sigiriya ».



SIGNÉ JEAN-CHARLES BEAUJEAN, UN ROMAN À MI-CHEMIN ENTRE BOB ET BOBETTE ET PÈRE UBU, SAUCE LAPIN

C'EST GUGUSSE AVEC SON VIOLON...

I LIKE BELGIUM

Avec son nouveau roman théâtral « On peut toujours mourir écrasé par une vache tombée du ciel », l'écrivain liégeois emmène son lecteur dans l'univers loufoque d'un notaire solitaire en proie à ses doubles intérieurs.

PAR PHILIPPE FIEVET

On ne voudrait pas passer pour un gugusse, mais c'est justement le nom de Spencer, le héros de ce roman théâtral mettant en scène un notaire casanier évoluant dans une solitude telle que son monde intérieur prend le pas sur le réel. Du coup, ses trois doubles s'en donnent à cœur joie pour bousculer ses certitudes, sauf que ceux-ci ont plutôt l'allure de zozos portant des prénoms de bande dessinée. Mais aussi déboussolé qu'il paraisse, l'homme de loi a plus d'un tour dans son sac : il nous emmène dès lors, à pleine vapeur, à travers ses fantasmes, ses lectures et ses marottes de célibataire, avec quelques morceaux d'anthologie comme ce poème baudelairien licencieux qui lui met le pantalon en feu et se termine par un onanisme torride. C'est que, même bouffon, le sexe garde ici ses raisons que la raison ne connaît pas. Au risque de précipiter Gugusse dans une fin tragi-comique à l'humour vraiment vache.

Paris Match. Après « Les Fleurs de Sigiriya », vous changez totalement de registre pour aborder un genre ubuesque où le vaudeville et l'autodérision font bon ménage. Quel est le message ?

Jean-Charles Beaujean. Pas de message en particulier, si ce n'est celui de l'humour, en tant que force centrifuge. Avec le sourire, la grimace est toujours plus belle, n'est-ce pas ? Il est clair que 360 degrés nous séparent des « Fleurs de Sigiriya », roman qui flirtait allègrement avec les frontières du thriller psychologique. Ici,



Une fois encore, c'est Philippe Waxweiler qui signe l'illustration de ce roman avec sa toile « L'œil et la main du maître ». Il s'agit de la quatrième illustration du peintre liégeois.

j'ai tenté d'approcher les abysses de la complexité humaine avec plus de légèreté, en mettant la dérision et la drôlerie à l'honneur.

Natacha, Toto et Blondie constituent le trio intérieur de ce personnage qui, finalement, nous ressemble. Quel sens donnez-vous à ces nombreux emprunts à la bande dessinée ?

La bande dessinée ? Je n'y avais pas pensé... Mais pourquoi pas, la BD est un art à temps plein et ouvre des brèches surprenantes à la réflexion au sens large tout en s'amusant, ce qui suscite le plaisir, levier puissant et indispensable à nos multiples fonctionnalités cérébrales. Effectivement, dans cette « Vache tombée du ciel... », chacun d'entre nous peut s'y retrouver. Avec ses qualités, ses tocs et ses faiblesses. Un peu comme le miroir de nous-mêmes, avec son lot d'empathie et d'autodérision.

Peut-on échapper à la solitude et à la routine d'une vie bien rangée sans tomber dans les derniers retranchements de votre anti-héros ?

Certainement. Quant aux remèdes à la solitude, bien malin celui qui... D'autant que dans ce roman théâtral, tout n'est que caricature ! A la base, le fil d'Ariane sur un mode interrogatif, le leitmotiv central de cette histoire alambiquée était : « le célibat, sagesse ou mort lente ? ». Ensuite, il m'a fallu faire des choix car mon héros montrait peu de dispositions à se sortir de cette question embarrassante. Spencer n'a eu d'autre choix que de contacter un auteur professionnel et de le payer au prix fort pour lui réécrire sa vie ! Surréalisme à outrance, certes. Mais la réalité dépasse bien souvent la fiction...

Comme dans votre précédent roman, la sexualité, parfois débridée, semble un dérivatif à l'amour. Pourquoi vos personnages ont-ils tant de mal à aimer ?

Je pense effectivement que ce roman est jalonné d'une pléiade de personnages en course à l'amour. Le vrai. Avec un grand A. Et aucun n'y arrive. Ils s'empêtrent tous dans cette mouise bistre de mensonges et de faux-semblants, peut-être par peur justement de s'enfermer dans les contraintes esclavagistes de l'amour idéal. Et donc, reste heureusement le sexe, dénué de tout sentiment comme unique dérivatif à cette course effrénée, obéissant lui-même à cette mystique de l'illusion et de la superficialité. C'est peut-être la raison pour laquelle notre héros ressasse à ses moments creux « Sed non satiata », l'un des sonnets les plus vérolés de Baudelaire, partant d'un poème satirique latin de Juvénal qui incite autant à la débauche absolue qu'à cette angoisse toute masculine de n'être point à la hauteur au moment le plus fatidique. Vu sous cet angle, Baudelaire semble avoir trouvé un embryon de solution à cette énigme à l'amour et répondu à votre question. Mais c'est Baudelaire...

Vous qualifiez volontiers ce dernier ouvrage de « roman théâtral ». C'est vrai qu'il prépare manifestement le terrain à une interprétation sur les planches. Ce projet est dans vos cartons ?

Beaucoup de rumeurs circulent à ce sujet. Le projet est en construction car le roman est lu en ce moment par plusieurs personnes du spectacle en France et en Belgique, sans que rien ne soit véritablement officialisé. Il faut brasser « large » car une adaptation théâtrale requiert tout le doigté d'un dramaturge de talent, capable de saisir les finesses de tous ces personnages « dérisionnels » en quête d'amour et de néant, mais aussi toutes ces vérités sous-jacentes nous dévoilant enfin la face cachée de l'iceberg. Je ne ferme donc aucune porte et me réjouis qu'un metteur en scène audacieux me propose un jour de prolonger cette merveilleuse aventure en conjuguant ensemble théâtre et littérature... ■